



HAL
open science

Des cerisiers à Fukushima

Franck Guarnieri, Aurélien Portelli, Sébastien Travadel

► **To cite this version:**

Franck Guarnieri, Aurélien Portelli, Sébastien Travadel. Des cerisiers à Fukushima. Préventique, 2019, 164, pp.32-33. <hal-02278020>

HAL Id: hal-02278020

<https://minesparis-psl.hal.science/hal-02278020v1>

Submitted on 17 Mar 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Des cerisiers à Fukushima

Si les lois de la physique sont identiques quels que soient les temps et les lieux, les catastrophes industrielles qui leur sont liées, ainsi que les manières de se les approprier ou de les surmonter, diffèrent grandement suivant les cultures.

Photo Misa, 02/03, via Flickr

À Fukushima Daiichi, le 11 mars 2011, survient le premier accident nucléaire du XXI^e siècle. En Occident, l'événement a été interprété comme une rupture dans l'histoire tant ses conséquences sont terrifiantes. Il a également été perçu comme un jumeau de Tchernobyl, répétition du mal radioactif produit par la démesure industrielle qui avait creusé le tombeau de l'incurie soviétique.

Dans l'imaginaire japonais cependant, la rupture catastrophique ne renvoie ni à une brisure irréparable, ni à un refoulement dans un éternel recommencement du même.

Un monde artificialisé... et pourtant

La nécessité de réexaminer l'événement sous cet angle nous est apparue de manière spectaculaire lors de notre visite de la centrale accidentée en mars 2017. Sur le terrain, le chantier de démantèlement et de décontamination, programmé sur plusieurs décennies, confronte les équipes à des défis technologiques inouïs. Il faut continuer de refroidir les réacteurs et les piscines, retirer les combustibles dégradés, contenir les rejets en traitant les eaux radioactives, créer de nouveaux moyens de stockage des boues contaminées et des déchets à une échelle inédite, identifier les éléments des combustibles fondus à l'aide de robots.

L'apocalypse *made in Japan* « porte en germe un avenir qu'il revient aux hommes de faire lever ». Au Japon, le désastre s'ouvre en effet sur une renaissance, dans un rapport spécifique au temps.

En circulant au plus près des réacteurs détruits, nous découvrons un site en pleine effervescence, lieu d'une reconfiguration des rapports entre l'homme, la nature et la technologie. Autour de nous s'étend un milieu artificialisé à l'extrême. La végétation a disparu et le béton a entièrement recouvert les collines, dans l'espoir de réduire la radioactivité des sols.

Pourtant, au cœur de ce paysage, nous apercevons des arbres qui n'ont pas été coupés par l'exploitant, Tepco. Ce sont les cerisiers de Fukushima, alors en pleine floraison. L'ingénieur qui nous accompagne nous précise que ces arbres ne seront pas sacrifiés, alors même qu'ils obstruent le chantier et la circulation des équipements de décontamination. Surpris, nous réalisons que les travaux d'ingénierie menés à Daiichi ne se résument pas seulement à une réparation de la catastrophe ni à une restitution des lieux à leur état original.

Les cerisiers d'hier...

Dans le Japon ancien, les fleurs de cerisier sont d'abord reliées à la force de vie, avant de voir émerger de nouvelles symboliques.² À partir de la période Heian (794-1185), la chute des fleurs de cerisier renvoie au pathos de l'éphémère.

Entre les VIII^e et IX^e siècles, l'esthétique de ce végétal devient également pour les Japonais le symbole de leur identité et de leur sentiment d'appartenance collective. Sous l'ère Meiji (1868-1912), la fleur de cerisier est associée à l'idéologie nationaliste promouvant la mort pour l'empereur, incarnation de la patrie. Cette symbolique atteint son paroxysme durant la guerre du Pacifique, où les fleurs de cerisier sont utilisées pour nommer des corps d'armée et décorer les avions pilotés par les kamikazes.

Aujourd'hui encore, le cerisier occupe une place importante dans la culture nipponne, malgré la signification funeste qu'il a eue durant la Seconde Guerre mondiale. Ainsi l'écrivain Haruki Murakami rappelle que les Japonais apprécient le spectacle fugace de la floraison des cerisiers et pense que les désastres en série ont certainement influencé la sensibilité esthétique de ses concitoyens.³

Le cerisier reflète donc en partie l'âme des Japonais; il participe à un imaginaire temporel que nous associons à la « logique d'actualisation », notamment illustrée par le *Meiji-Mura*. Ce musée en plein air rassemble plus de soixante constructions de l'ère Meiji, transportées sur place et reconstruites à l'identique. Ces bâtiments représentent une modernité qui est à l'origine étrangère au Japon : « la matérialisation du passé dans un espace isolé fait sentir que le passé n'est pas antérieur au présent, mais qu'il est ailleurs ». La logique d'actualisation est ici assurée par la présence de certaines constructions, qui occupent les mêmes fonctions qu'autrefois : le visiteur peut envoyer une carte postale depuis un ancien bureau de poste ou utiliser certaines locomotives à vapeur pour se déplacer.

... d'aujourd'hui et de demain

Pour saisir le rapport entre cet imaginaire du temps et l'activité sur le site de Daiichi, revenons au début de l'électronucléaire au Japon, dont le développement a été assuré par l'introduction de technologies étrangères. Le premier réacteur de l'archipel est de type Magnox, de conception britannique. Construit dans la centrale de Tokai, il est raccordé au réseau électrique en juillet 1966. La construction du premier réacteur à eau bouillante (REB) de Fukushima Daiichi est, quant à elle, supervisée par la firme américaine General Electric. Il est mis en service en mars 1971. La technologie nucléaire au

Japon vient donc d'un « ailleurs », comme la modernisation du pays sous l'ère Meiji était d'origine occidentale.

Pour autant, la technologie à Daiichi n'a pas à être déplacée dans un lieu muséifié comme au *Meiji-Mura*. Elle a été détruite et il faut en produire de nouvelles pour démanteler le site. Mais là encore, passé et présent s'articulent dans une logique d'actualisation symbolisée par les cerisiers. Leur maintien à tout prix sur le site montre en effet que le démantèlement s'inscrit dans une temporalité spécifique japonaise. L'âme du Japon, puissance technologique reconnue qui a stupéfié le monde par sa faillite, doit s'actualiser non pas dans la reproduction ou la restauration d'un objet défaillant venu de l'étranger, mais dans la création de nouvelles technologies lucratives *made in Japan*, celles du démantèlement.

Cette symbolique ne renvoie pas uniquement aux travaux de réparation menés par Tepco. Elle s'exprime également au sein de la société japonaise. En témoigne l'organisation par la NHK (groupe audiovisuel japonais) d'un concours photographique intitulé « Les cerisiers de Fukushima » ou le projet de planter vingt mille cerisiers Sakura sur la côte de la préfecture de Fukushima. Autre illustration de cette construction de sens, le relais de la flamme olympique partira de Fukushima le 26 mars 2020 pour un voyage de cent-vingt-et-un jours dans les préfectures nipponnes, au moment de la floraison des cerisiers.

Fukushima, faux jumeau de Tchernobyl ?

Cette inscription de Fukushima dans une temporalité proprement japonaise interroge son analogie avec Tchernobyl. Après l'accident soviétique, un sarcophage a été aménagé dans l'urgence pour confiner la carcasse de l'installation. Avec le temps, le sarcophage s'est dégradé et une arche monumentale a été réalisée pour le recouvrir et assurer la sécurité du site pour les cent ans à venir.

Au plan institutionnel, la communauté nucléaire, sous l'égide de l'Agence internationale de l'énergie atomique (AIEA), a transcendé l'accident de Tchernobyl avec l'avènement du concept de « culture de sûreté », censé résoudre la question de la sécurité des centrales nucléaires. L'AIEA a résorbé Fukushima dans ce système de significations, en internalisant les causes dans les référentiels de sûreté existants. Pour



Le cerisier *Miharuta Takizakura*, dans la zone contaminée par l'accident de Fukushima Daiichi.

« les travaux menés à Daiichi actualisent une renaissance technologique du Japon, là où Tchernobyl a accéléré la déliquescence de l'URSS »

L'Agence, Fukushima représente une expérience et un événement terminés renvoyant à une conception linéaire du temps – celui de la répétition du même qui autorise la mesure – dans laquelle il est pris; à l'instar de l'activité nucléaire se poursuivant dans une relative continuité à l'échelle mondiale.

La réaction du Japon à la catastrophe s'inscrit en partie dans cette temporalité : le pays a montré sa volonté de mieux se conformer aux règles internationales et a renforcé sa participation aux travaux de l'AIEA sur la prise en compte des séismes, dont il était déjà le leader. Mais cette conception occidentale d'un temps linéaire n'épuise pas l'imaginaire temporel dans lequel est saisie la catastrophe. Les travaux menés à Daiichi actualisent une renaissance technologique du Japon, dont Tepco entend faire étalage, là où Tchernobyl a accéléré la déliquescence de l'URSS. Cette temporalité d'actualisation s'étend d'ailleurs à toute la région à travers la politique de retour des populations. La démarche, si elle n'est pas sans soulever de vives polémiques, témoigne néanmoins d'une logique opposée à celle qui opère à Tchernobyl, toujours fortement investi du fait même de sa mise à l'écart du monde. ■

- Haruki Murakami, « *Unrealistic Dreamers* », *Quadrans de la Méditerranée*, n° 16, 2011, p. 93-99.
- Masahiro Ogino, « La logique d'actualisation. Le patrimoine et le Japon », *Ethnologie française*, volume XXV, n° 1, 1995, p. 57-64.



Franck Guarnieri

Directeur du Centre de recherche sur les risques et les crises (CRC) de Mines ParisTech

Aurélien Portelli

Chargé d'enseignement et de recherche au CRC

Sébastien Travadel

Maître assistant au CRC

1. Jean-Marie Bouissou, « L'apocalypse japonaise expliquée à l'Occident », *Le Monde Diplomatique*, avril 2011.

2. Emiko Ohnuki-Tierney, *Kamikazes. Fleurs de cerisier et nationalismes*, Hermann Editeurs, Paris, 2013, 580 p.